REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES

TOME IX

Fascicule 1

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
RUE JACOB, 13 (VIe)

1929

Xe Année.

BYZANCE ET ANTIOCHE
SOUS
LE CUROPALATE PHILARÈTE,

PAR

M. J. LAURENT,
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY.

Dès 1074, le gouvernement de l'empereur Michel VII Ducas, pour arrêter les progrès de Philarète, donna simultanément la consigne de le combattre au duc d'Antioche et à celui de Mélitène. Ces deux chefs militaires, à plus de trois cents kilomètres l'un de l'autre, commandaient aux deux extrémités du Taurus syrien. On se fera par là une idée de l'étendue qu'avait dès lors prise la « tyrannie » (Bryenne, II, 28) de Philarète.

Ce personnage [1], Arménien d'origine, avait reçu de l'empereur Romain Diogène, en 1068, un important commandement sur la frontière de l'Euphrate, vers Samosate et Mélitène. Au service de l'empire, Philarète avait plus d'une fois manqué de bonheur ou de fidélité; il avait notamment, en 1069, laissé les Turcs forcer le passage et disperser ses troupes, que l'empereur dut attendre et recueillir à Kélésinè (Attaliates, p. 135; Laurent, *Turcs*, p. 25). Ensuite, lorsque Romain Diogène, délivré de sa captivité chez les Turcs, avait recouru aux armes pour reprendre l'empire à Michel VII Ducas, Philarète avait profité de la guerre civile entre les armées byzantines, puis de l'invasion et de l'avance des forces turques, pour agir à sa guise et pour s'établir dans le Taurus. « Il s'était installé en des lieux difficiles d'accès, montueux, hors des courses turques; il en avait fait sa demeure; il avait entouré les défilés de

[1] Sur lui, cf. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides*, dans *Annales de l'Est*, 1913-1919, p. 81 et suiv.; et *Edesse entre 1071 et 1098*, dans *Byzantion*, I, 1924, p. 387.

nombreux murs; il avait fortifié les pentes; il en avait rendu l'accès impossible aux ennemis» (Attaliates, p. 301; cf. Michel, éd. Chabot, iii, p. 173). Il faut comprendre ceci : dans le désarroi général, devant la carence des Grecs, Philarète avait assuré aux populations chrétiennes de la région du Taurus un asile contre les cruautés de l'invasion turque. Et cet asile était resté inviolable.

En conséquence, Philarète «réunit une grande force militaire, composée d'Arméniens et de réfugiés» (Attaliates, p. 301; Michel, iii, p. 173). Cette force comprenait aussi ceux des auxiliaires francs que Byzance avait employés jusqu'au fond de la Mésopotamie, et qui ne savaient plus qu'y devenir, maintenant que le gouvernement de Constantinople les laissait sans ordre, sans solde et sans organe régulier de liaison. Nous connaissons par Matthieu d'Edesse (c. 106) le nom du chef franc Raimbaud, qui servit ainsi Philarète en Mésopotamie, avec 8.000 de ses compatriotes; il y avait une forteresse près de Kharpout (Laurent, *Turcs*, p. 82).

Appuyé sur cette troupe dévouée, fort des services rendus, Philarète avait refusé de se soumettre aux combinaisons politiques égoïstes et à courte vue de la cour de Michel VII Ducas. «Il refusa obéissance à l'empereur, il se conduisit en prince indépendant» (Attaliates, p. 301); et les «villes impériales» (*id.*), abandonnées en fait par Byzance, redoutant l'horreur de la domination turque, se donnèrent à Philarète, à ses Arméniens et à ses aventuriers. En ce faisant, elles prétendirent rester fidèles à l'empire; car Philarète avait été investi du commandement par un empereur de Byzance; aux yeux de beaucoup, il conservait ce droit à l'autorité, même lorsqu'il eût rompu avec le gouvernement de Constantinople. D'où l'opinion, que répétait encore Michel le Syrien (iii, p. 174), que «Philardos n'avait pas enlevé aux Turcs les pays et les villes, mais que les Grecs le firent régner sur elles, pour qu'il les conservât».

De toute façon, la domination de Philarète était devenue très vaste en quatre ans. En 1074, «sa tyrannie prenait chaque jour de l'extension» (Bryenne, ii, 28). Il convoitait même Antioche, où un parti nombreux désirait lui remettre la ville : il serait plus capable que les Grecs affaiblis et lointains de la protéger contre l'assaut continu de l'Islam. Ce parti était celui du peuple (Bryenne, ii, 28), mené par les Arméniens de la ville. Ils y étaient nombreux; ils y avaient un évêché (Asoghik, iii, c. 31, p. 196; Gelzer, *Münchener Abhandl.*, t. 21, p. 563); dès le xe siècle, ils avaient pu y faire une grave émeute (Schlumberger, *Épopée*, i, p. 415); ils y avaient sou-

vent été maltraités par les Grecs (Matthieu, c. 123). C'est à eux, prétend Matthieu (c. 155) que la ville fut enlevée par les musulmans. Tous ces éléments de désordre formaient alors un parti, qui avait à sa tête le patriarche Émilien, et qui s'opposait au parti des « archontes ». Philarète espérait se servir de lui pour occuper Antioche.

Il semble qu'à la mort du duc Joseph Trachaniotès, Philarète crut avoir trouvé l'occasion de réaliser ses projets. Aussitôt le parti populaire troubla la ville. Comme le magistros Katakalon, fils du duc défunt, fut impuissant à ramener le calme, Michel VII envoya, pour gouverner Antioche, le domestique des scholes Isaac Comnène (sur son séjour à Antioche, cf. Bryenne, II, 28-29), qui avait été récemment pris par les Turcs, puis racheté moyennant une forte rançon. C'était un jeune homme, de la grande famille des Comnènes; il était neveu de l'empereur Isaac Comnène, allié à la famille de l'empereur Romain Diogène, et attaché à la dynastie des Ducas par des intérêts communs et par des mariages. Voilà pourquoi sans doute le gouvernement de Michel VII Ducas avait assez confiance en lui — ou désirait assez l'éloigner de Constantinople — pour lui avoir confié la lointaine mission de maintenir l'autorité impériale à Antioche et dans ses environs.

Ce n'était pas une petite affaire : car Byzance et Antioche ne communiquaient plus que par mer. Sur terre, entre ces villes, les Turcs se montraient partout, des portes d'Antioche aux rives de Chalcédoine. Et pourtant, la consigne très spéciale donnée à Isaac Comnène, partant pour Antioche, fut moins de lutter contre les Turcs que d'arrêter les progrès de Philarète, tant la tranquillité d'Antioche dépendait alors, au jugement de la cour byzantine, de la suppression de l'activité de cet arménien dans cette ville et dans sa région.

Philarète gênait aussi Byzance à l'autre extrémité du Taurus, vers Mélitène. Là résidait le gouverneur ou duc de Mésopotamie. Cet emploi fut confié, en 1074, à Nicéphore Mélissène, qui reçut aussi la mission de combattre Philarète. Celui-ci avait récemment machiné la mort d'un vassal de Byzance, le prince Thornig de Sassoun, dans la vallée du Mourad Sou (Euphrate méridional), à mi-chemin entre Kharpout et Mouch. Dans la lutte qu'il mena contre Thornig, Philarète perdit Raimbaud, le chef des auxiliaires francs qui avaient rallié son pavillon (Matthieu, c. 106). Puis Thornig fut pris et tué par les Turcs, qui envoyèrent sa tête à Philarète (vers 1073-1074, Matthieu, c. 106), lequel finit par se

rendre maître de Mélitène, sans que nous sachions comment il y parvint.

Nous sommes mieux renseignés pour Antioche. Là, Isaac Comnène fut reçu, à son arrivée de Constantinople, avec tous les honneurs, par les autorités et par le patriarche (Bryenne, II, 28). Y trouva-t-il encore la garnison de 4.000 hommes qui, vers 1051, y venait tous les deux ans de Constantinople (Ibn Boutlan dans Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, p. 370 et suiv.)? on ne le sait. En tous cas, Isaac Comnène dut tout d'abord, tant le parti de Philarète était fort, dissimuler sa mission, qui était avant tout de décapiter ce parti en envoyant à Constantinople le patriarche Émilien.

Les poursuites contre ce personnage venaient peut-être bien effectivement de ce qu'il était l'animateur du parti que devait combattre Isaac Comnène. Mais il faut savoir aussi que l'ordre concernant Émilien émanait de Nicéphoritze, le ministre dirigeant de Michel VII Ducas. Or Nicéphoritze avait gouverné Antioche; il en avait rapporté des souvenirs amers; et il exerçait sans doute une vengeance personnelle en poursuivant Émilien comme un danger public. Quand ce Nicéphoritze était parti pour Antioche, c'était par suite d'une disgrâce. Sous Constantin Ducas (1059-1067, Attaliates, p. 181), « il fut éloigné de la cour et envoyé comme duc à Antioche de Coelé Syrie. Il y porta le trouble et le désordre; il prétexta des hostilités pour construire des forteresses; il excita les Sarrazins à établir des points d'appui pour l'attaque de la citadelle; ne pouvant les combattre, il les poussa à s'opposer aux Romains et à attaquer les villes voisines de la frontière romaine. Il troubla le repos des habitants d'Antioche par des confiscations ou par des impôts terribles. Relevé de ce commandement, il y fut renvoyé plus tard, et il n'y fut pas moins scélérat. A la mort de l'empereur, sous le gouvernement de l'impératrice, il fut arrêté à Antioche et emprisonné ». Après ce récit, on soupçonne pourquoi Isaac Comnène reçut, en 1074, de Nicéphoritze, la mission de « pacifier » Antioche en arrêtant le patriarche Émilien.

Au demeurant, ce dernier était expert dans l'art de mener une intrigue politique et de soulever les masses populaires; il devait le montrer à Constantinople quelques années plus tard, en travaillant avec efficacité, pour atteindre Nicéphoritze et se venger de lui, à détrôner Michel VII Ducas au profit de Nicéphore Botaniatès (Bryenne, III, 18).

Contre un tel adversaire, Isaac Comnène usa de ruse. Il se fit

ordonner par les médecins un séjour à la campagne; il s'y installa dans la maison que lui offrit le patriarche Émilien; mais il l'y laissa au cours d'une partie de chasse, qui lui permit de rentrer dans Antioche sans le patriarche, auquel il ferma les portes de la ville, en lui faisant tenir les ordres de l'empereur : Émilien, séparé des siens et isolé, dut se résigner et prendre la route de Constantinople. On l'obligea à s'embarquer à Laodicée, assez loin vers le Sud, et non au port habituel d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte. C'était sans doute pour éviter tout contact entre le patriarche et ses amis d'Antioche. C'était peut-être aussi pour l'éloigner du territoire et de la côte que tenait Philarète, au nord d'Antioche.

Mais les partisans du patriarche exilé se soulevèrent; le duc Isaac fut assiégé dans la citadelle; les notables furent traqués et beaucoup massacrés; leurs maisons furent pillées. Les émeutes avaient beau jeu dans une ville au périmètre de 12 milles de long, dont l'enceinte enfermait des vallées et des montagnes, des rochers et des précipices, avec «des champs et des jardins, des moulins, des pâturages et des arbres [1]». Il fallut l'arrivée des garnisons voisines pour assurer au duc Isaac Comnène la victoire sur cette rebellion, qui avait coûté la vie à de nombreux habitants d'Antioche.

Peu après, la ville était si docile, soit par force, soit par suite de la clémence et de l'habileté d'Isaac Comnène, qu'elle racheta ce dernier pour 20.000 pièces d'or, lorsqu'il fut pris par les Turcs dans une expédition en Syrie, où fut tué son beau-frère Constantin, fils de l'empereur Romain Diogène. De toute façon, le séjour d'Isaac Comnène à Antioche s'acheva dans la concorde entre les habitants et lui (Bryenne, II, 29). Philarète fut impuissant, tant qu'Isaac fut présent, à renouveler avec succès ses intrigues dans la ville. Isaac Comnène avait donc réussi dans sa mission, en ce qu'il avait soustrait momentanément Antioche aux menées de Philarète. Mais, comme il n'avait pu diminuer la puissance de ce dernier, il n'avait pas assuré pour l'avenir la sécurité d'Antioche, qui restait exposée à toutes les tentatives ultérieures de Philarète.

Or celui-ci n'avait cessé de renforcer sa puissance. En 1077 encore, il fit enlever Edesse (Laurent, *Edesse*, 393) à son gouver-

[2] Istakhri et Ibn Haukal dans Le Strange, *Palestine*, 369, 375; Ibn Boutlan, dans Yakout, I, 382-385, cités par Le Strange, p. 370; Edrisi, trad. Jaubert, II, p. 131; Guill. Tyr. IV, 10; Diehl, *Justinien*, 583, 587).

neur byzantin Léon, frère de Tavadanos, par Basile, fils d'Aboukab, général «romain», mais Géorgien d'origine (MATTHIEU, c. 116). C'était un nouvel échec infligé par Philarète à l'empereur Michel VII Ducas, dont il refusait de reconnaître la légitimité. C'était aussi pour Philarète un surcroît de force, un encouragement à poursuivre la série de ces «usurpations».

Quand donc Isaac Comnène quitta Antioche, Philarète y reparut sans tarder. Le départ d'Isaac eut lieu lorsque son frère Alexis rentrait de sa campagne contre Basilacès, à la fin de 1078; Isaac a été rappelé par le nouvel empereur Nicéphore Botaniatès, avec toutes les troupes qu'on osa retirer d'Antioche. Tout cela faisait bien l'affaire de Philarète.

Isaac Comnène avait pourtant essayé de se faire suppléer dans Antioche par un duc qui ne serait pas enclin à favoriser Philarète et qui pourrait réunir les forces nécessaires pour lui faire échec. Isaac à cet effet avait choisi Vaçag Bahlavouni, fils de Grégoire Magistros (MATTHIEU, c. 111). Ce prince arménien appartenait à une illustre famille, autrefois très puissante dans la haute vallée de l'Euphrate méridional; elle avait passé au service de Byzance en la personne de Grégoire, qui avait été duc de Mésopotamie (LAURENT, *Turcs*, p. 39). Elle tenait en ce moment le catholicat des Arméniens par son fils Grégoire II (MATTHIEU, c. 111). Il semblait que Vaçag, devenu duc Antioche, devait assurer à cette ville le concours militaire de tous ceux des Arméniens du Taurus et de haute Syrie, qui se laissaient guider par le prestige de cette grande famille ou par leûr aversion pour le parvenu qu'était Philarète. La preuve que le prestige des Bahlavounis n'avait pas disparu parce qu'ils étaient malheureux et émigrés, c'est que, dix ans après les événements rapportés ici, le propre fils de notre Vaçag, nommé Abelgharib, était encore prince autonome : il était installé à Bir lorsque Baudouin d'Edesse l'en délogea en 1117-1118 (CHALANDON, *Comnène*, II, 102). Par contre, Philarète était bien traité en parvenu et méprisé comme tel par les nobles Arméniens. Voici un exemple de leurs rapports : en 1072-1073, Philarète, devenu puissant en Mésopotamie, «manda le brave Thornig, seigneur de Sassoun, et le somma de venir lui prêter hommage. Ce message fut accueilli par Thornig avec le dédain et la dérision que méritait une telle folie. «Comment, dit-il, mais je ne l'ai même jamais vu!» (MATTHIEU, c. 106).

Méprisé ou non, Philarète était le plus fort, et Vaçag ne régit pas longtemps Antioche. Il fut assassiné durant l'hiver 1078-1079,

sûrement avant le 1[er] mars 1079 (en 527 ère arménienne, qui commença le 2 mars 1078). Sa mort n'est peut-être pas imputable à Philarète; du moins, à s'en tenir à Matthieu, c. 111, «il fut tué dans la rue du marché par les perfides Romains. Au moment où il passait dans cette rue, deux hastaires se présentèrent comme pour lui rendre hommage; ils tenaient une lettre supposée, et tandis qu'il se baissait pour la recevoir de leurs mains, ils le frappèrent d'un coup de hache sur le front, entre les yeux».

Il y eut alors dans Antioche une période si troublée que les Vénitiens, qui fréquentaient son port, purent en profiter pour délivrer le prince serbe Bodin, qu'on avait relégué dans cette ville (cf. Chalandon, I, 7, II, 68). Ces troubles ont laissé leur écho dans Matthieu, c. 111 : quand Vaçag eut été assassiné, «ses troupes se réfugièrent dans la citadelle», c'est-à-dire qu'il y eut hostilités entre elles et ceux que la mort de Vaçag avait rendus maîtres de la ville. Ces Arméniens menacés firent appel à Philarète; c'était, selon Matthieu, «le corps de la noblesse». Sans doute même furent-ils aidés par une partie des habitants non arméniens d'Antioche. Il est possible en effet, qu'en dehors de toute sympathie pour Philarète, ces habitants d'Antioche, maltraités par ce qui leur restait de garnison byzantine, exposés dans leur port aux coups de main des marins d'Italie, menacés par les incursions incessantes des Arabes et des Turcs, assaillis sans arrêt dans les rues et jusque dans leurs maisons par les violences des partis en lutte et par celles des pires éléments de la population, se soient décidés à se donner à Philarète, qui avait une armée organisée, un état étendu et relativement paisible, et qui était leur voisin.

Le premier soin de Philarète fut de venger la mort de Vaçag. «Au bout de quelques jours (Matthieu, c. 111), il convoqua tous les Romains et le corps des hastaires, sous prétexte d'une expédition qu'il voulait entreprendre, et les mena à un village. Là, il commanda à ses troupes de mettre l'épée à la main, et il fit exterminer cette milice. Il prit possession d'Antioche après avoir tiré vengeance du meurtre du grand Vaçag le Bahlavouni».

Chose curieuse, cette exécution des Grecs d'Antioche coïncide avec la réconciliation de Philarète avec Byzance. L'initiative en était venue du nouvel empereur Nicéphore Botaniatès. Pour conquérir le trône, puis aussitôt pour le défendre contre de multiples compétiteurs, Nicéphore Botaniatès avait dû rappeler d'Orient toutes les forces byzantines qui tenaient encore dans

quelques garnisons importantes. Il avait notamment rappelé Isaac Comnène et Nicéphore Paléologue : c'eût été abandonner aux musulmans Antioche et Mélitène et toute la ligne du Taurus, si Philarète n'avait pas tenu cette région avec des troupes chrétiennes. Or Nicéphore Botaniatès connaissait bien Philarète : ils avaient été compagnons d'armes contre les Turcs. De plus, Philarète était l'ami politique du patriarche Émilien, auquel Nicéphore Botaniatès devait beaucoup dans son accession à l'empire (Bryenne, iii, 16). Or Émilien, qui avait été envoyé de force à Constantinople à cause de ses relations amicales avec Philarète, ne manqua pas l'occasion de mener à Antioche la politique favorable à Philarète, qui était la sienne; il détermina Nicéphore Botaniatès à faire appel à Philarète pour la pacification et la défense de la ligne du Taurus. L'empereur y gagnait de recouvrer ses sujets de la région du Taurus Syrien, tandis que Philarète obtenait enfin un titre légal et indiscutable à la souveraineté étendue qu'il s'était acquise par des moyens peu réguliers.

Nicéphore Botaniatès fit donc la paix avec Philarète. Il augmenta sa puissance et il l'employa à son profit, en lui reconnaissant un commandement officiel sur tout ce qu'il occupait en fait. Il y eut échange de vues et négociations, suivies de décisions précisées par écrit. Sur quoi, Philarète devint, pour Botaniatès, son « serviteur en tout et obéit à ses ordres » (Attaliates, p. 301). En échange d'une soumission qui ne dut pas comporter une grande gêne, vu l'éloignement et la faiblesse du gouvernement de Nicéphore Botaniatès, Philarète reçut, avec le commandement des troupes byzantines restées dans quelques garnisons ou possédées par les féodaux de la montagne, avec l'investiture impériale pour le commandement de ses propres bandes, peut-être le titre de sébaste (Michel, iii, p. 173), mais à coup sûr celui de curopalate (Attaliates, p. 301). C'était traiter Philarète en souverain vassal de Byzance, avec le même protocole dont on usait pour les chefs des états voisins de la frontière orientale, notamment en haute Arménie et en Géorgie. Philarète avait donc le droit pour lui en pénétrant dans Antioche.

Pour y vivre en paix, il paya tribut pour cette ville à Mouslim l'Ocailite, seigneur de Mossoul et d'Alep (Ibn el Athir, *Atabecs*, p. 15); il semble même que la puissance de Philarète ait été favorisée par ce prince arabe, car elle grandit avec lui en 1083 et elle disparut avec lui en 1085.

Pendant qu'il était maître d'Antioche, Philarète rétablit son

autorité dans Edesse, où son mandataire Basile avait été remplacé à sa mort par un élu des habitants (Laurent, *Edesse*, p. 397-399).

C'est encore sous son gouvernement qu'Antioche vit, comme les autres ports byzantins, le triomphe de Venise sur Amalfi. Les Amalfitains avaient à Antioche, pour les marchands en voyage, un hôpital fondé au XIe siècle par Maurus (Heyd, *Commerce*, I, 103); ils y avaient une rue à eux (Heyd, I, 147; Conder, *Kingdom*, p. 207) et un fonctionnaire dit *vicarius* (Gay, *Ital. mérid.*, p. 249; Hofmeister, *Zur Gesch. Amalfis*, dans *Byz. Neugr. Jahrb.*, I, 1920, p. 106, 108). Antioche attirait ces marins d'Italie par l'échange des produits du lointain Orient et par ses tissus de soie et de brocard (Ibn Khordadbeh, dans *B. G. A.*, VI, p. 115; — Edrisi, trad. Jaubert, II, p. 131). Mais Amalfi appartenait aux Normands, lorsqu'ils attaquèrent l'empire sous Robert Guiscard. La politique de ses maîtres coûta à Amalfi sa prospérité commerciale dans les eaux grecques : l'empereur supprima partout les privilèges d'Amalfi, ville ennemie, pour les donner aux Vénitiens, qui avaient défendu l'empire contre ses agresseurs normands; les commerçants d'Amalfi dans l'état grec durent payer tribut à Venise; et ce fut la fin de leurs opérations (Leib, *Rome, Kiew et Byzance*, 1924, p. 81). Nous ne savons du reste pas quelle fut l'attitude de Philarète envers les ressortissants des républiques italiennes qui commerçaient à Antioche.

Mais il n'y a aucun doute sur le mauvais souvenir qu'il a laissé à ses administrés. On ne rencontre son éloge que chez Anne Comnène (VI, 9, p. 299), qui ne l'a pas directement connu, et qui n'a pas fait l'expérience personnelle de sa domination. Mais voici le portrait que Lebeau a tiré (XIV, p. 481) d'Attaliates (p. 132) et de Skylitzès (p. 681) : «Philarète était un fanfaron, qui, ne désirant le commandement que pour s'enrichir et se faire des créatures, se piquait de capacité et de bravoure, quoiqu'il n'eût donné dans les emplois subalternes que des preuves d'ignorance et de lâcheté. Aussi était-il méprisé des soldats, meilleurs juges que la cour en fait de science militaire. C'était de plus un libertin, plongé dans la plus honteuse débauche». — L'Arménien Matthieu (c. 106) lui a reproché ses «usurpations». Philarète, dit-il, «se mit à faire la guerre aux fidèles du Christ. Lui qui était sorti du désert, il en devint l'abomination. Il s'empara d'un grand nombre de provinces et de villes, et il fit périr impitoyablement une foule de personnes». — Il a fait aveugler ceux qui voulurent

lui enlever Edesse (Laurent, *Edesse*, p. 397). — Il a eu maille à partir avec le clergé arménien, qui lui a fait maints reproches dont celui d'être du rite orthodoxe grec (Matthieu, c. 106). Il a été honni des Syriens, qui étaient nombreux surtout dans le pays de Mélitène, pour avoir voulu les tenir en bride et mettre un terme à leurs interminables querelles religieuses (Michel, iii, p. 175, 177; Aboulfaradj, *Eccles.*, p. 452-462; Laurent, *Turcs*, p. 86). — Enfin il a traité avec les Turcs, sans quoi il n'eût pas gardé sa souveraineté, ni assuré à ses sujets le peu de répit et de paix qu'il leur donna. On nous dit qu'il a envoyé au prince Mervanide de Nepherkert une partie de la tête du prince arménien Thornig de Sassoun (Matthieu, c. 107). On nous dit même qu'il s'est fait musulman (Matthieu, c. 128; Michel, iii, p. 173; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 282), avec cette addition que le singulier résultat de son apostasie fut la perte immédiate de tous ses domaines dont ses nouveaux coreligionnaires le dépouillèrent au moment même où il venait à eux. Aussi n'est-on pas étonné qu'Ibn el Athir (*Kamel*, p. 244) contredise en partie les témoignages précédents; il dit bien que Philarète «se mit entre les mains» du sultan Mélik Chah; mais il constate que cela valut à Philarète de conserver le gouvernement d'Edesse jusqu'à sa mort. Anne Comnène ne croit pas à la réalisation de l'apostasie (vi, 9, p. 300) : «comme les Turcs pillaient sans cesse son territoire, il songea à se joindre à eux et à se faire circoncire». Où est le vrai? il a dû, quand il fut attaqué dans le Taurus, en Cilicie et jusqu'à Antioche par Soliman, le Seldjoucide de Nicée, quand il se vit perdu sans secours possible venant de Constantinople, se tourner vers les adversaires de Soliman, vers les Arabes et les Turcs de l'est. Mais il fut victime de son entente avec son plus proche voisin, Mouslim de Mossoul et Alep : quand le sultan Melik Chah supprima la puissance de ce prince arabe, celle de son allié Philarète disparut en peu de temps.

Au surplus, Philarète n'a certainement pas possédé tous les vices et toutes les tares qu'on lui prête. Il a été assez bon soldat pour tenir tête longtemps à de multiples assaillants, assez avisé politique pour obtenir et conserver pendant plus de dix ans un état d'une étendue considérable. Il n'a évidemment pas su ni pu employer des méthodes de gouvernement douces et agréables : il fut de son temps et de sa race. En conséquence, les grandes villes qui s'étaient données à lui plus ou moins volontairement, l'abandonnèrent dès qu'elles purent le faire sans danger. Ce fut le cas

d'Edesse, qui se livra à un officier de Philarète nommé Barsauma, puis aux Turcs, par haine de Philarète (Matthieu, c. 128, 130; Ibn el Athir, *Kamel*, p. 244; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 282). Ce fut aussi le cas d'Antioche, dont les habitants le haïssaient parce qu'il les pressurait pour payer son armée (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279). Ils tombèrent sans grand déplaisir aux mains d'un Turc. «L'émir Soliman, dit Matthieu (c. 123, en 533 ère arménienne, qui commença le 29 février 1084), fils de Koutoulmich, lequel résidait à Nicée, en Bithynie, sur les limites de la mer océane, vint secrètement par un chemin détourné jusque sous les murs d'Antioche, où il arriva sans être aperçu. Il trouva cette ville sans défense et sans garnison, et la surprit pendant la nuit, du côté qui fait face à Alep, tandis que Philarète était à Edesse et sa cavalerie éloignée. Soliman y pénétra avec 300 hommes. Le lendemain, les habitants, ayant vu les infidèles au milieu d'eux, furent consternés; car, outre qu'ils n'avaient point de troupes, ils étaient aussi peureux, aussi inhabiles à se défendre que des femmes. Aussitôt ils coururent à la forteresse. Cependant le nombre des Turcs grossissait à flots; mais ils ne faisaient de mal à personne. Ils tinrent la citadelle longtemps bloquée, et en interceptèrent entièrement les vivres et l'eau. A la fin, les assiégés ayant demandé à l'émir de leur garantir par serment la vie sauve, il y consentit, leur accorda une pleine sécurité, et chacun rentra tranquillement dans ses foyers. Philarète ayant appris ce coup de main, ne put rien faire pour secourir Antioche, et se contenta de soupirer et d'exhaler d'amers regrets en silence».

Il nous est dit par Anne Comnène (vi, 9, p. 300) qu'Antioche fut livrée par le fils de Philarète, indigné que son père songeât, pour sauver sa puissance, à passer à l'Islam. On dit aussi plus simplement que ce fils de Philarète entra en conflit politique avec son père et qu'il appela Soliman à son aide (Lebeau, xv, p. 151, d'après Tchamtchian, iii, 8-9); ce fils est appelé Barsam. Comme d'autre part on nomme Barsauma le personnage qui trahit Philarète dans Edesse, on est fondé à se demander s'il n'y a pas confusion dans ces récits, si l'histoire de la trahison n'a pas été répétée pour Antioche alors qu'elle appartient seulement à Edesse. Il est peut-être sage de ne pas attacher trop d'importance à ces détails. Il reste le fait lui-même que Soliman occupa Antioche par surprise avec une force très faible et sans résistance sérieuse, grâce à la complicité des habitants signalée aussi par Ibn el Athir (*Atabecs*, p. 14).

A quelle date eut lieu cet événement? en 533 de l'ère arménienne, dit Matthieu, c'est-à-dire entre le 29 février 1084 et le 28 février 1085. La ville fut prise le 12 décembre 1084 et la citadelle le 12 janvier 1085, selon Röhricht (*Erst. Kreuz.*, p. 228), qui renvoie à Kremer (*Wiener Denkschr.*, III, 13, 26 et suiv.) Ce fut le 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, à en croire le moine Michel, un témoin de l'événement (cf. Peeters, *Anal. Boll.*, 33, 1914, p. 79).

De toute manière, la perte d'Antioche fut le début des revers de Philarète : il perdit d'abord son ami Mouslim, émir de Mossoul et d'Alep, qui fut tué en juin 1085 par Soliman, maître d'Antioche; puis un émir Turc lui enleva le pays d'Ablastha (Matthieu, c. 125), dans la haute vallée du Pyrame (Djihoun), c'est-à-dire dans la région inaccessible qui avait été son repaire dans les temps les plus difficiles; enfin le sultan Mélik Chah vint en Syrie pour y régler le sort de chacun en 1086; il «accorda (Matthieu, c. 104, 130) le repos à l'Arménie», en oubliant Philarète dans la distribution des territoires. Ce fut la fin de ce dernier, dont les malheurs avaient commencé lorsqu'il fut chassé d'Antioche, et les Grecs avec lui.